

L'OMNIBUS paraît tous les Mercredi et Samedi de chaque semaine et est vendu dans les rues pour trois sous; on reçoit aussi des abonnements au prix de une piastre et demi par année, les six premiers mois gratuits d'avance.

On ne recevra pas d'abonnement pour moins de six mois.  
On reçoit aussi des annonces

# L'OMNIBUS

JOURNAL POUR TOUS.

Bureaux et administration, 25 rue Saint Vincent.

Toutes lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

Toutes lettres, correspondances ou communications quelconques devront être adressées à SEZECAT et FLEURY, imprimeurs-éditeurs.

L'OMNIBUS est en vente chez les principaux libraires de cette ville.

Montréal, Samedi, 18 Aout 1860.

## La Guêpe change la question.

Avant d'aller plus loin, la *Guêpe* nous permettra de réparer un oubli qui vaut la peine d'être relevé. Elle a soutenu que le conseiller Bulmer avait proposé de changer le nom français de *Place Bonaventure* en celui de *Victoria Square*. Qu'elle nous pardonne de lui dire que ses souvenirs lui font défaut—car la place en question n'a jamais eu un nom français. On l'a toujours nommée *Place des Commissaires*—et il ne s'agissait donc que de substituer un nom anglais à un autre nom anglais qui avait jadis été donné par des anglais.

Nous avons cru devoir ne pas dédaigner cette rectification, parce qu'elle diminue considérablement l'importance de la question controversée.

Dans son numéro du 14, voltigeant d'une question à l'autre avec cette légèreté qui caractérise les volatiles de sa race, la *Guêpe* nous envoie cette apostrophe solennelle :

“ Nous allons vous poser une question à vous, aussi, monsieur le rédacteur de l'*Om-nibus*, vous qui vous montrez aussi anti-révolutionnaire que l'*Ordre*, lorsqu'il parle de l'Italie;—vous, monsieur, qui êtes d'opinion que les conseillers français auraient dû se soumettre paisiblement à la décision de la majorité anglaise, décision qui aurait été un dangereux précédent, au point de vue de notre nationalité;—si une majorité législative, composée des députés anglais du Haut et du Bas-Canada, voulait passer des lois qui seraient autant de coups mortels à notre nationalité, devrions-nous, par respect pour les institutions parlementaires, par amour de l'ordre, et par principes anti-révolutionnaires, devrions-nous accepter sans mot dire (maudire,) le verdict de cette majorité ? ”

D'abord, M. le rédacteur, vous nous faites dire ce que jamais nous n'avons dit. Nous n'avons pas soutenu comme vous l'insinuez, que les conseillers français auraient dû se soumettre à la décision de la majorité anglaise—au contraire, nous avons approuvé leur répugnance; ce que nous avons censuré, c'est l'inconvenance de leurs paroles et de leurs gestes. Soyez donc un peu plus foyal dans la discussion, et ne nous prêtez pas un langage que nous n'avons pas tenu. Nous ne gagnerions point à vos embellissements.

Vous nous demandez ensuite si nous devrions accepter sans mot dire, le verdict de la majorité anglaise dans le cas où les députés du Haut et Bas-Canada proposeraient des lois contraires à notre nationalité.

Ah ça ! Madame la *Guêpe*, êtes-vous chargée de nous faire subir un examen d'économie politique ? à propos de quoi nous

posez-vous cette demande ? vous sortez complètement de la question.—Il s'agit tout bonnement d'un nom de rue qu'on a voulu changer et non de nationalité. Encore une fois, notre drapeau n'est pas en jeu dans cette affaire, et d'une goutte d'eau vous voulez faire un océan... Votre demande est intempestive, car rien dans la situation actuelle ne saurait la justifier. Si jamais les circonstances vous autorisent à nous la faire, alors le devoir exigera de nous une réponse—comme elle n'a pour le quart-d'heure d'autre excuse que la curiosité qui distingue votre sexe, vous aurez, nous l'espérons, assez de jugement, pour approuver notre silence !

Adieu, jusqu'à mercredi.

ASCANIO.

## Philosophie de l'Ereintement.

I.

En ma qualité de pastillon de l'*Om-nibus* je croirais manquer à mon devoir, si je ne sonnetais pas, si je n'èreintais pas... qui ? mes coursiers ? Non ! Les Rossinantes de la littérature, ces voyoux de lettres qui, parce qu'ils tiennent une plume entre les doigts, s'imaginent qu'ils savent la manier, et deux ou trois fois par semaine badigeonnent dans un journal quelconque des tartines empreintes d'un cynisme, dégoûtant, révoltant, indigne d'un homme qui se respecte.

Et avec cela ils pensent sans doute acquérir la gloire et marcher à la postérité ! Etrange déraison ! Ne savez-vous pas, esprits obtus, qu'aujourd'hui l'on vous écoute et que demain l'on vous conspuera, l'on vous homira, l'on vous mettra au bau de la société des gens de lettres.

Quant à moi, je commence à déclarer tout de suite, sans préambule, sans ambages et sans vergogne, que je tiens pour l'èreintement, même pour l'èreintement violent, pour l'èreintement forcé, pour l'èreintement lancé, d'une plume chargée à mitraille jusqu'au bec.

N'est-il pas temps en effet que nous èreintions fortement, violemment, sans pitié ? Quand on voit des polémiques comme il s'en élève tous les jours dans les grands journaux de ce pays, on se demande tout naturellement quel est le but que se proposent d'atteindre les auteurs de ces diatribes, haineuses, raneumières, remplies de fiel et toutes personnelles.

Ne voyez-vous pas la bave qui déborde à longs flots de leur bouche écumante ? Il faut qu'ils la rejettent avec effort, et c'est sur leur voisin, leur adversaire politique qu'ils la déversent avec volupté. Puis cette opération faite, ne les voyez-vous pas encore se frotter les mains avec un air de satisfaction, prendre une pose majestueuse et composer leur torse ridicule et hideux devant une glace, à laquelle ils semblent demander : n'est-ce pas que je suis beau, que je suis grand, que je suis sublime comme cela ?

Ereintons donc à outrance. Eh quoi ! n'avons-nous aucun sentiment de repulsion pour les mauvais livres, les mauvais articles, les mauvais écrivains ? Car l'écrivain est atta-

ché à son œuvre, on ne peut l'en séparer, il y est collé, comme la tunique de Déjanire à la peau d'Hercule. M. Lanctôt m'engluera-t-il impunément d'une prose qui puo étrangement sa pédanterie et sa fatuité ? Ne pourrais-je, quand je les verrai faire assaut de gambades et de grimaces, allonger quelques bons coups de massue à ces Polichinelles, à ces Pierrots et à ces Arlequins littéraires ?

Très bien, me répondra-t-on ; mais à la condition que vous ne tomberez pas dans les personnalités. Je suis parfaitement de votre avis. Je ne m'inquiète guère de la vie privée d'un individu lorsque je viens de lire un de ses articles, un de ses pamphlets ou un de ses livres. Mais, le style c'est l'homme, a dit le grand Buffon.

Le style de tel ou tel individu fait auprès de moi l'office d'un miroir qui me reflète la vie et les habitudes de cet individu, sa moralité, ses sentiments les plus secrets et rien ne m'est plus facile que d'arriver à son cœur par sa prose même. Je suis certain que l'auteur de tel article que je viens de lire est un cuistre et un plat gueux. Celui qui, dans ses écrits ne sait pas garder une sage retenue, qui a l'air de toiser son prochain du haut de sa grandeur, le traite de *matamore*, de *centru affirmé*, etc., etc., comme certain journaliste de cette ville par exemple, celui qui vomit l'insulte, distille le poison de la calomnie et de la médisance, et le jette ensuite à la face d'autrui, celui-là, bien certainement, ne peut être qu'un gueux, un homme d'estoc et de taille, qui ne se respectant pas lui-même, ne peut avoir que du mépris et de la haine pour ses concitoyens.

Arrière donc, cuistre, arrière ! que je l'èreinte ! Ton style m'a fait reconnaître ta valeur personnelle.

Tout s'enchaîne ici-bas, en tout et pour tout, du petit au grand.

Quand je critique, ce sera donc aussi bien l'homme que l'écrivain que frappera le fouet à triple lanière de ma critique.

Tous les ridicules, tous les travers, tous les défauts, tous les vices même, qu'il sera utile et nécessaire de dévoiler au public, je n'hésiterai pas un instant à les étaler devant le tribunal de l'opinion dans toute leur abominable et hideuse laideur.

Et j'aurai accompli un devoir, je resterai calme comme le juge, qui vient de rendre un arrêt rigoureux mais juste. Ma conscience ne sera troublée par aucun remords, et après cet acte de réparation, je reprendrai tranquillement mes travaux journaliers.

NEMO

## M. Médéric Lanctôt au Pilon !

Bien des personnes nous ont dit qu'il n'y avait occupant aussi souvent que nous l'avons fait du rédacteur du *Pays*, M. Médéric Lanctôt, nous donnions à ce personnage une importance qu'il n'a réellement pas et que nous sacrifions pour lui une partie précieuse de notre espace que nous pourrions réserver avec plus de profit à des choses en valant au moins la peine.

Ces personnes qui sont réellement nos amis avaient réellement raison. Mais nous